

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 90 (1945)
Heft: 2

Rubrik: Commentaires sur la guerre actuelle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Commentaires sur la guerre actuelle

LA CONFÉRENCE DE CRIMÉE — LES OPÉRATIONS DANS L'EST. LA BATAILLE DE COLMAR.

Le plus grand événement de cette guerre est certainement le fait que les opérations actuelles se déroulent partiellement sur le territoire allemand. Si jusqu'à maintenant, l'intégrité du Reich n'est que légèrement entamée à l'ouest, en revanche, à l'est les plus riches provinces sont successivement occupées par les Soviets. Après avoir senti la guerre aérienne, dont les dommages se limitaient aux grandes villes ou aux centres industriels, le peuple allemand apprend à connaître à son tour ce que signifie l'occupation étrangère. Des territoires conquis par les Russes, on ne sait pratiquement rien ; les quelques rares informations qui filtrent sont toujours contradictoires. Un fait est certain : l'occupation étrangère ne se fait pas sans dommages, surtout quand les vainqueurs ont une idéologie opposée à celle du pays vaincu. On l'a vu dans les Etats baltes ou les pays occupés par l'Allemagne. Tous les habitants qui ne sympathisaient pas avec le national-socialisme étaient pourchassés, déportés ou exterminés. Il risque d'en être de même dans les territoires aux mains des Soviets. Une fois de plus se vérifie cette vérité élémentaire que la guerre actuelle est avant tout une révolution, dont les canons sont, comme le disait déjà Bainville au sujet de ceux de Napoléon, « plus chargés d'idées que de boulets ». Aujourd'hui, idées et boulets font des ravages sensiblement équivalents, les premières provoquant des destructions encore pires que les seconds. Troubles sociaux plus ou moins aigus amenés par le chômage et une

misère générale, chez les uns, occupation étrangère, chez les autres ; tel est le triste bilan de l'Europe. Sur la foi de toutes les propagandes, les peuples européens s'étaient fait une autre idée de ce qui devait être leur libération ; cependant, pour quelques observateurs attentifs des faits, l'évolution de la situation devait conduire notre continent où il est. Les événements ont dépassé les hommes.

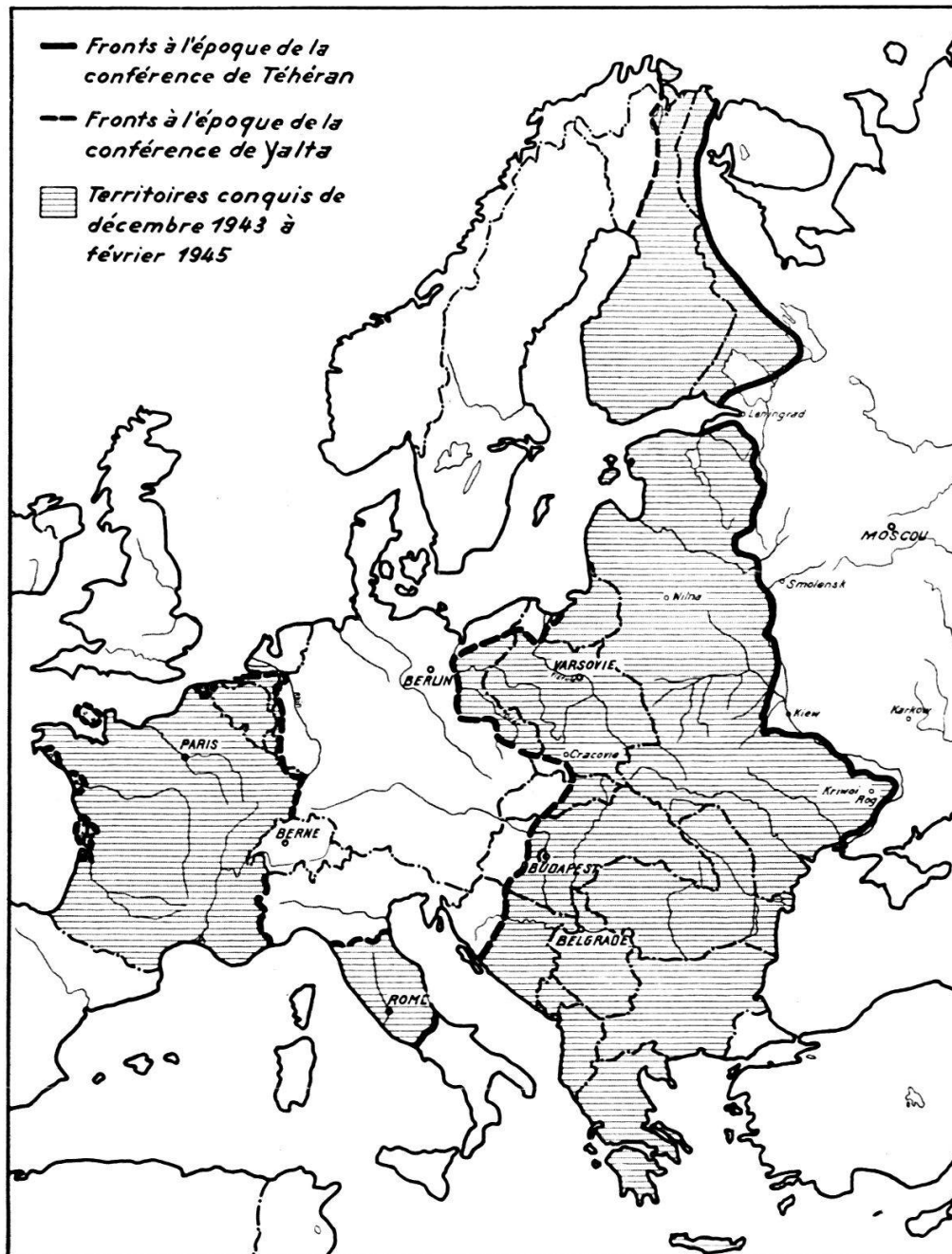
A Téhéran, le 1^{er} décembre 1943, les « Big Three » décidèrent l'attaque de l'Allemagne par le sud, l'est et l'ouest. Ils ont tenu parole. Il suffit de comparer la carte de situation à fin 1943 avec celle du milieu de février 1945, soit deux ans plus tard, pour se rendre compte de la part de chacun dans l'effort de guerre. Les offensives ont été interrompues par des arrêts d'importance variable, en particulier chez les Russes. Chacune de ces pauses a donné lieu à des suppositions d'ordre politique quant à l'union entre les grands alliés. En réalité, chacune de ces phases a exigé des préparatifs extrêmement longs ; ils étaient fonction de la violence des coups à asséner.

Personne ne cherche à nier les divergences de vues qu'il peut y avoir entre les grandes puissances, mais comme la conférence de Crimée vient de le prouver, une fois de plus, tant que l'ennemi ne sera pas battu, chacune fera un effort pour maintenir l'union. La haine qu'elles portent aux Allemands est, comme nous l'avons déjà écrit dans une chronique précédente, plus grande que leurs différences actuelles. Celles-ci sont pour le futur et non pour l'immédiat.

Reste à savoir quel sera l'état de l'Europe au moment où chacun d'eux reprendra, par la force des choses, progressivement sa liberté d'action. Assistera-t-on à une nouvelle lutte des idéologies de chacun des « Big Three » ? Dans ce cas, le calme social relatif dans lequel nous vivons à l'ouest ne serait qu'une mesure d'opportunité provoquée par les besoins de la guerre.

L'entente militaire, voire économique ou politique, ne risque-t-elle pas d'être entravée par les différentes idéologies ?

De Téhéran (début de décembre 1943) à Yalta (mi-février 1945)



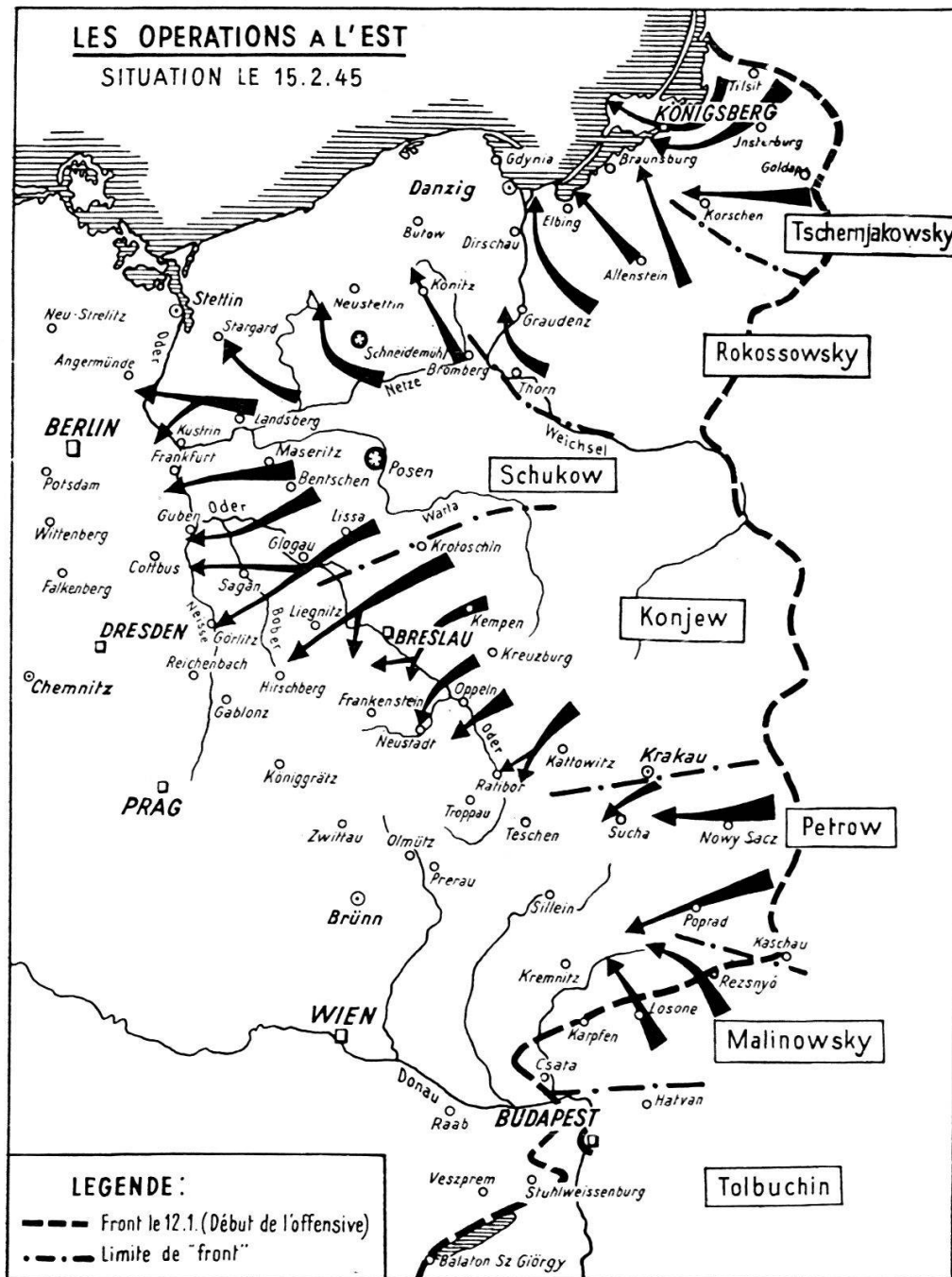
car si les pays anglo-saxons sont nettement démocratiques, il n'en est pas de même de l'U.R.S.S., du moins jusqu'à plus ample informé. Ce pays ne cherchera-t-il pas à assurer son hégémonie sur tout le continent européen en favorisant la création de gouvernements sympathisants, donc à tendance communiste ? Les discours patriotiques de Thorez sont-ils sincères ou conformes aux ordres du défunt Komintern agissant toujours dans les coulisses ? Chacun répondra suivant ses sympathies.

Toutefois, la déclaration de la Conférence de Crimée nous assure que chaque peuple pourra se donner le gouvernement qu'il désire. Ceci suppose que les pays auront l'occasion de s'exprimer librement ; mais sera-ce possible ? Les élections faites sous la garde de baïonnettes étrangères ou quand les éléments « suspects » sont hors d'état d'agir n'ont jamais amené une pacification durable. Tout ceci est basé sur la tolérance. Ce n'est pas un des traits marquants du caractère européen de 1945.

En attendant, comme il y a deux ans à Téhéran, tout l'effort des trois Alliés et de leurs satellites est orienté vers la guerre. La déclaration de Yalta le mentionne nettement et les Allemands devraient perdre toute envie de la prolonger pour profiter de difficultés entre leurs ennemis. L'Allemagne sera attaquée de l'est, du nord, de l'ouest et du sud. A Téhéran, il s'agissait d'une attaque de l'est, de l'ouest et du sud. En ajoutant le nord, les signataires ont-ils voulu faire mention d'un débarquement allié au Danemark ou ailleurs ? On sera sans doute bientôt fixé.

* * *

Le 12 janvier, l'offensive du général Konjew partait de la tête de pont de Baranow sur la Vistule, faisait sauter les défenses allemandes. Débordant les collines de Lysa-Gora, elle atteignit Kielce. Au sud, la Nida était franchie sans difficultés et les colonnes russes se dirigeaient vers Cracovie.



Deux jours plus tard, le général Schukow, sortant de la tête de pont de Varsovie, fait, durant la première journée, un bond de 60 km. sur un front de 120 km., en direction de Lodz, qui sera occupée sans coup férir le 20 janvier après une bataille de blindés à Radom où en septembre 1939 succomba toute une armée polonaise encerclée.

La Prusse orientale était à son tour soumise à une double pression des généraux Tschernjakowski, passant successivement à l'attaque, le premier le 12 janvier et le second en même temps que son voisin du sud, le 14 janvier. Une fois de plus, nous voyons les généraux soviétiques rester fidèles à leur principe des attaques successives. C'est un moyen d'empêcher une parade immédiate de l'adversaire qui est obligé d'attendre que tout le front soit en mouvement pour prendre une décision. Il risque alors d'être trop tard ! Staline pouvait ainsi annoncer que tout le front entre la Baltique et les Carpathes était en mouvement, puisque dans ce dernier secteur, Petrow reprenait sa difficile progression le 15 janvier.

Sous cette avalanche, le front allemand réagit de diverses manières. En Prusse orientale, l'avance soviétique fut lente ; les forteresses allemandes tombèrent successivement et Königsberg fut encerclé. Des corps de troupes essayèrent de se frayer un chemin vers l'ouest en longeant les côtes, mais cette possibilité fut de courte durée, car le 26 janvier, l'armée rouge atteignit la mer à Tolkemitt, au nord-ouest d'Elbing. L'ensemble de ce front, quoique reculant, demeura parfaitement cohérent, puisque les Allemands contre-attaquèrent à Marienwerder et dans la région de Deutsch-Eylau.

Au centre, on eut d'emblée l'impression que le front était enfoncé, ou tout au moins que les Allemands abandonnaient la Pologne. Varsovie tombait au bout de quelques heures, alors que d'autres villes résistaient pendant plusieurs jours (par exemple Thorn, Graudenz, Bromberg, Posen, Schneidemühl).

Il était clair que les Allemands ne pouvaient arrêter brus-

quement une pareille offensive ; ils n'avaient pas de grandes possibilités de manœuvre, car tout le capital « espace » qu'ils possédaient était dépensé. En effet, depuis Stalingrade, ils ne purent plus jamais arrêter une offensive russe ; ils réussirent tout au plus à lui faire marquer un temps d'arrêt, mais au prix de grands abandons de terrain. En 1943 et 1944, la Wehrmacht pouvait entreprendre d'amples retraites stratégiques sans porter atteinte au territoire national ; maintenant, c'est fini. En outre, ces reculs successifs ont réduit la base économique du Reich de telle sorte que malgré les approvisionnements amassés, la possibilité de faire la guerre finira par être mise en question.

Après la prise du bassin industriel silésien, l'armée rouge borda le cours de l'Oder, poussant sur la rive ouest de très nombreuses têtes de pont. A mi-février, cette opération se poursuit en direction de Stettin tandis qu'au sud, après un temps d'arrêt, les mouvements ont repris de part et d'autre de Breslau et de Glogau en direction de l'ouest. Ils ont déjà largement dépassé la Neisse et la Bober.

Les possibilités de développement de l'offensive russe sont relativement nombreuses. Pour le moment, l'effort est dirigé vers la Poméranie et la création de têtes de pont sur l'Oder, en particulier dans la région de Küstrin d'où peut partir un coup direct sur Berlin. S'ils veulent éviter des combats dans la capitale, les Russes peuvent gagner l'Elbe par le nord et le sud de cette ville.

Une offensive qui pourrait procurer des résultats stratégiques considérables serait une poussée de Ratibor par la Porte de Moravie sur Maerisch-Ostrau-Brünn-Vienne. Ainsi le défilé de Presbourg serait tourné et tout le front de Hongrie isolé. Cette opération présente des difficultés de terrain, mais elle est parfaitement réalisable en hiver. Elle peut ne pas être nécessaire en cas d'avance de Malinowski au nord du Danube en direction du défilé de Presbourg ; à moins que les Russes ne veuillent isoler la Slovaquie.

Un grave problème doit se poser au Haut-Commandement de la Wehrmacht : comment l'armée allemande se battant sur l'Oder doit-elle se retirer si elle ne peut conserver cette position ? Gagner l'Elbe, la Weser ? Depuis la Volga cette armée se replie de cours d'eau en cours d'eau sans jamais pouvoir se rétablir. Reculant perpendiculairement à son front actuel, où à ceux envisagés, elle risque d'être finalement prise entre les Anglo-Américains et les Russes. En revanche, en se retirant excentriquement, elle peut gagner le centre du pays et l'Allemagne du sud pour continuer la lutte dans le fameux réduit allemand dont on ne saurait contester l'existence.

Il semble du reste que les Alliés et les Russes n'excluent pas la première éventualité puisqu'ils ont créé un comité de coordination entre les chefs d'états-majors pour régler la bataille de l'Allemagne. Il comprend le maréchal Wassilewski, le général Georges Marshall et Sir Alan Brooke. Il ne s'agit pas de commandement unique mais d'un organe de coordination « puisque les troupes de Montgomery sont maintenant plus près du front du maréchal Schukow que de leur base de Cherbourg ».

Il y a un mois que le commandement allemand assure que les mesures destinées à enrayer l'offensive russe sont en cours. Les forces soviétiques elles-mêmes s'attendent à des contre-attaques profondes, menées sur un large front, mais jusqu'à maintenant on ne voit encore aucune trace de réaction de grande envergure. Naturellement les délais nécessaires pour rassembler les réserves centrales et locales en vue d'une action d'ensemble sont nécessairement longs, d'autant plus que chacun connaît les difficultés de transports qu'ont les Allemands. Toutefois, ces délais semblent bientôt dépassés et les régions où l'on annonçait des concentrations de troupes allemandes en vue d'une contre-offensive sont entre les mains des Russes.

Cette absence de contre-mesures massives permet de faire quatre hypothèses :

- Les difficultés de transports étant encore plus grandes qu'on ne l'admet, le temps nécessaire à une contre-offensive n'est pas écoulé ;
- les réserves sont amenées au front mais engagées successivement dans la bataille suivant l'urgence du moment sans qu'une masse de manœuvre ait été constituée ;
- les Allemands cherchent à durer par tous les moyens et évitent une bataille décisive ;
- il n'y a plus de forces disponibles.

* * *

L'offensive du maréchal Rundstedt dans les Ardennes a permis aux Allemands de se soustraire durant un peu plus d'un mois à la pression générale des Alliés. Maintenant, non seulement l'ensemble du front ouest a retrouvé son développement précédent, mais il s'est déplacé à l'avantage des Alliés.

En Hollande, le maréchal Montgomery a d'abord avancé ses positions tout le long du cours de la Rœr jusqu'à son embouchure dans la Meuse ; puis, partant du secteur de Gennepe-Nimègue, il a poussé en direction de Clèves qui a été occupé le 12 février. Ainsi la menace sur la Ruhr, qui fut éliminée durant un certain temps par l'offensive du 16 décembre 1944, se fait de nouveau durement sentir.

Sur le reste du front, les troupes anglo-américaines ne sont pas inactives, car si les combats donnent des résultats moins spectaculaires que ceux de l'est, ils ne sont pas moins durs. En effet, ces hommes se frayent un chemin à travers le West-wall pour s'assurer une base de départ indispensable à une offensive générale.

Une opération particulièrement intéressante fut celle qui permit la liquidation de la poche dite de Colmar par l'armée française, renforcée d'un corps d'armée américain. Cette action est le type de l'opération menée avec de faibles effectifs, mais où la surprise et la manœuvre jouèrent un rôle décisif. Elle est dans la pure tradition de l'armée française.

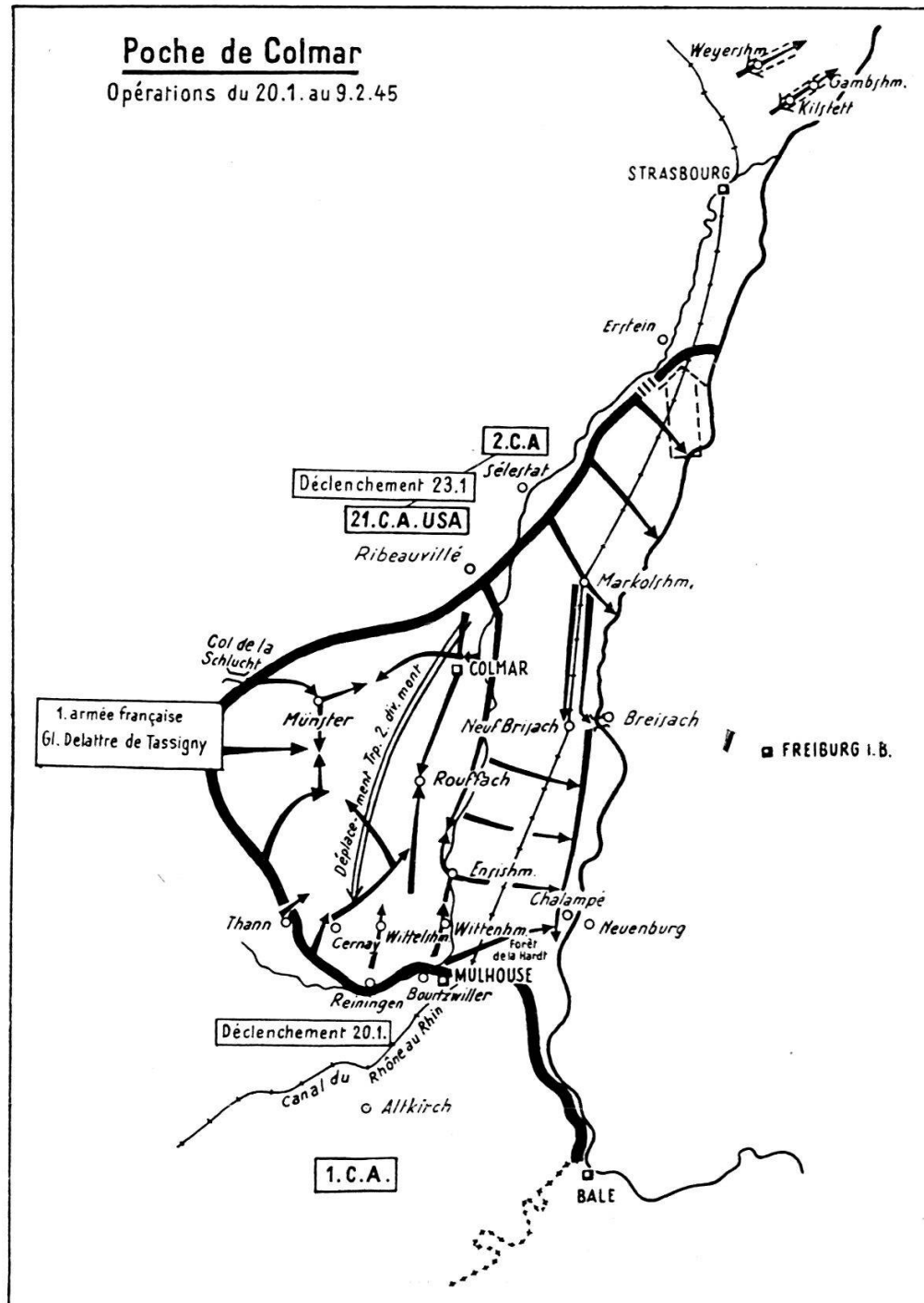
Poussant du Palatinat en direction de la Moder et ayant établi une tête de pont de Gambsheim, les Allemands menaçaient Strasbourg par le nord. Au sud, ils attaquaient de la partie nord de la poche de Colmar en direction d'Erstein, parcourant entre le 8 et le 15 janvier la moitié du chemin devant les mener à leur but.

Devant cette double menace, il semble que le commandement américain ait envisagé d'abandonner la capitale de l'Alsace et de se retirer sur les crêtes des Vosges. Il renonça à cette mesure extrême à la suite d'une intervention personnelle du général de Gaulle, appuyé par M. Churchill. On se représente facilement quel gain de prestige aurait été pour les Allemands la reprise de Strasbourg.

Cependant, si l'idée de replier le front allié plus à l'ouest était abandonnée, la menace allemande sur cette grande ville n'en pesait pas moins. En outre, l'intérieur de la poche de Colmar avait été renforcé, si bien qu'une attaque allemande en direction générale de la Trouée de Belfort ou des crêtes des Vosges était dans le domaine des possibilités.

Profitant d'une conjoncture favorable, puisque l'offensive russe avait débuté le 12 janvier, le commandement français commença le 20 janvier les opérations en Haute-Alsace qui devaient avoir par la suite des répercussions au nord de Colmar et par contre-coup dans la Basse-Alsace. A cette date, le 1^{er} C.A. français du général Béthouard exerça, dans la partie sud de la poche, une pression lente mais continue entre Bourtzwiller, Reinigen et Thann. Le premier but atteint fut le dégagement de Mulhouse malgré quelques contre-attaques allemandes. Vittenheim, Ensisheim et Vittelsheim étaient libérés tandis que dans Cernay les troupes allemandes, complètement encerclées, continuaient de résister.

Cette première phase obligea les Allemands à déplacer une partie de leurs troupes de la partie nord dans la partie sud de la poche. Il s'agissait en particulier des éléments de la 2^e division de montagne.



Dès le 23 janvier, une série d'actions partaient de Sélestat et de Rappoltsweiler en direction du sud-est. Markolsheim était occupé le 2 février. Successivement, toutes les localités plus au sud de Neu-Breisach, dont le pont assurait une grande partie des ravitaillements allemands, tombaient aux mains des Français dans la première semaine de février.

Parallèlement à la manœuvre de débordement à l'est, une opération permettait d'isoler Colmar à l'ouest, si bien que le 4 février les Français y faisaient leur entrée.

Dès ce moment, les opérations se précipitèrent ; la poche se rétrécit de plus en plus. Les éléments de trois divisions allemandes qui se battaient encore sur les crêtes des Vosges, en particulier au col de la Schlucht, furent à leur tour isolés dès l'instant où les troupes françaises venant du nord et celles venant du sud faisaient leur jonction le 6 février à Rufach. La poche de Colmar était coupée en deux.

A l'ouest, sur les cols des Vosges, ne restaient que quelques éléments d'arrière-garde qui furent attaquées par les troupes françaises remontant les vallées, de l'est à l'ouest. Quelques opérations de nettoyage sont encore en cours.

Dans la partie est de la poche, les Français s'assurèrent quelques têtes de pont sur la rive orientale de l'Ill avant de pousser nettement vers le Rhin. Les troupes venant de Breisach progressèrent le long du canal et le 10 février, il ne restait que quelques éléments de résistance allemande, retranchés dans la forêt de la Hardt, couvrant encore leur ultime voie de retraite, le pont de Chalampé. Deux jours après, ces derniers noyaux étaient à leur tour coupés du Rhin. La poche de Colmar était liquidée.

24 février 1945.
